

L'année de mes trente-trois ans

Jonathan Hunt

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hunt, J. (2007). L'année de mes trente-trois ans. *Moebius*, (113), 37–42.

JONATHAN HUNT

L'année de mes trente-trois ans
une traduction de Fulvio Caccia

Monsieur,

J'ai entendu parler de votre roman *La coïncidence* en décembre dernier. Depuis, j'ai tout fait pour me le procurer ici à Portland, Oregon, où je réside. En vain. Finalement un ami me l'a envoyé de Paris. J'étais très curieux de le lire. Et de fait, à peine l'ai-je eu entre les mains que je l'ai dévoré. (Heureusement je me débrouille en français !) Ce n'est pas seulement pour le style ou l'intrigue. Les faits et le personnage principal m'étaient familiers, ô combien, puisqu'il s'agit d'un épisode de la vie de mon père. Comment avez-vous réussi à connaître à ce point son parcours, lui qui était le secret incarné ? Je précise que votre correspondant n'est autre que le fils aîné de Jonathan Hunt, celui qu'il a eu de Miranda, sa première compagne. Or bien que vous ayez su parfaitement restituer l'ambiance délétère de cette époque, en revanche, en revanche vous avez laissé filer quelques incorrections, omis des détails à mes yeux importants, qui, bien qu'ils ne flattent pas toujours l'image de mes parents, méritent d'être portés à l'attention du lecteur. C'est votre droit le plus légitime de romancier de ne pas les considérer. Néanmoins j'ai tenu à vous envoyer le texte ci-joint que j'ai retrouvé dans les papiers de mon père quelque temps après sa mort. Aussi, et bien qu'il faille tenir compte de l'avertissement selon lequel, comme au cinéma, toute ressemblance avec les faits relatés et les personnes est purement accidentelle, je crois que ce texte pourra vous servir à mieux comprendre ce qu'il était, puisque vous vous intéressez tant à lui,

*et ce qui s'est réellement passé l'année de ses trente-trois ans.
Avec mes salutations.*

Jonathan Hunt II

*

J'ai eu trente-trois ans en 1985. C'est l'âge de la Passion, dit-on. J'habitais alors à Ramontel, King Street, un appartement de six pièces distribuées en « L », comme il y en avait tant. De ma véranda, j'avais une vue imprenable sur l'Institut des aveugles, le parc qui lui faisait face, et Raquel Avenue où je croisais Mike Belleville.

Ah ! Mike. Combien de conversations ininterrompues avons-nous eu sur ce coin de rue ? De fait, c'était plutôt lui qui tenait le crachoir. Moi, je me contentais d'opiner du chef et de tenter, je dis bien tenter quelques objections. Alors il m'apostrophait, m'interpellait et c'était reparti pour un tour. Immanquablement sa faconde attirait d'autres passants et très vite se formait un petit groupe qui l'écoutait, perplexe et subjugué. Il était comme ça, Mike ! Roublard et généreux, fort et fragile.

Fragile, je l'ai été plus que je le pensais cette année de mes trente-trois ans. C'est à ce moment que tout a basculé. Que s'était-il passé ? Rien, à vrai dire. Soudain j'ai été happé par un bien curieux vortex et j'ai ressenti une impression bizarre : celle d'être au sens propre et figuré « retourné ». « Détourner quelqu'un de quelque chose, dit le dictionnaire [...] exprime l'idée de tourner en sens inverse. » Il dit aussi un bouleversement sens dessus dessous... et également le mouvement pour « aller de nouveau là où on est déjà allé ». J'étais tout cela à la fois et plus encore. Sans savoir pourquoi, ce que je considérais être mon monde intérieur s'est retrouvé au dehors, exposé aux caprices des éléments et au chant des sirènes. Comme Ulysse.

Ma sirène à moi a pris la forme d'Ariane. C'était une jolie brunette au corps de déesse et aux yeux noirs, immenses dans lesquels brillait un éclat étrange, lointain et nostalgique. Je l'avais rencontrée à Queenstown où j'étais allé promouvoir le seul numéro unilingue de la revue

Scalpel. Pour les besoins de la cause, mes camarades et moi nous étions tapé 1 600 kilomètres aller-retour en un jour. Après la présentation, nous sommes allés prendre un pot. Ariane nous a rejoints. Elle était parmi le public venu nous entendre. Son côté piquant, exotique m'a tout de suite tombé dans l'œil. Nous avons échangé nos coordonnées.

Dans le train de retour, Gaspard, qui avait observé la manœuvre, m'a suggéré de lui écrire sans tarder. « Les femmes adorent se sentir désirées. » J'ai suivi son conseil. Dans ma lettre, j'invitais la belle à me rendre visite lorsqu'elle serait de passage à Ramontel. Quelques semaines plus tard, un coup de téléphone m'avertit qu'elle était en ville et que je pourrais la voir.

J'étais ravi et troublé tout à la fois. À vrai dire, je ne m'attendais pas à lever ce joli lièvre aussi rapidement. Je venais de quitter Calypso, comme je la surnommais, qui me « promettait l'éternité » ; de plus, mon travail me donnait du fil à retordre. Nous étions au tout début de l'été. Je lui ai donné rendez-vous à la piscine du parc.

À l'époque je collaborais avec Gaspard à un projet de film. Le thème en était la folie ou, plus exactement, les manifestations de la folie à travers l'expérience de l'immigration. Ce sujet m'avait passablement secoué : ma propre mère avait vécu ce genre de traumatisme. Pour les besoins du film, j'avais été jusqu'à récupérer son dossier à l'asile. C'était encore lui qui m'y avait poussé. Un drôle de zigoto ce Gaspard.

Je le revois encore avec ses lunettes Ray-Ban, sa moue, ses cheveux bouclés, son quant-à-soi. À ses yeux, le monde était un vaste foutoir indigne de recevoir la grâce de sa présence. Cependant, derrière ce comportement décontracté et cynique se cachait un écorché vif. Cela je l'ai perçu immédiatement. J'aurais dû me méfier. Une amitié vraie, désintéressée nous fait grandir au lieu de nous avilir. Aujourd'hui je peux mieux comprendre ce qui s'était passé : c'est le spectacle de son désarroi qui m'avait attiré. Car il correspondait point par point au mien, à cette différence près qui fait, si j'ose dire, toute la différence. Son désarroi était public, le mien privé.

Certes, je n'étais pas le premier à tomber dans ce genre de malentendu. Des bibliothèques entières ont été écrites

sur cette équivoque. J'avais cru reconnaître un alter ego dans cette blessure partagée. Il n'était qu'un pleutre qui mimait le théâtre de son angoisse et de ses incertitudes.

Les séances de travail avec lui étaient éprouvantes. J'en ressortais, chaque fois, amer et furieux. Le moindre détail devenait l'objet d'une négociation filandreuse dont la finalité ultime n'était pas l'écriture du scénario mais le fait de me faire perdre patience. Il était ce qu'on appelle communément un pervers.

Je défaisais le lendemain ce que j'avais peiné à tricoter la veille. Aucune scène ne résistait à sa soi-disant « critique constructive ». Et qui plus est, il prenait un malin plaisir à couper toute relation entre elles. C'était, disait-il, pour les rendre plus « libres. » Mon œil ! En vérité c'était pour les asservir à sa propre et minable volonté de puissance. Voilà pourquoi son cinéma était médiocre, gratuit, vain comme l'époque dans laquelle nous entrions. Gaspard représentait le côté creux et clinquant de ces années 80 ; ces *golden eighties*, toutes en paillettes et dorures. Alors j'ignorais que je n'étais pas seulement son alibi mais la matière première dont il avait besoin pour extraire les images qu'il cassait par la suite.

C'est dans cet état d'esprit que j'ai retrouvé la jolie brune de Queenstown à la piscine. Il faisait chaud. Le soleil noircissait l'air ambiant en allongeant infiniment les ombres sous les arbres et les maisons. Tout paraissait distordu. Il y avait du monde partout : sur les pelouses, contre la clôture, sur le pourtour asphalté... Ces corps nus, ces cris, l'odeur de la crème solaire me donnaient le tournis. J'ai laissé Ariane aller seule dans la piscine. Elle portait un maillot de bain une pièce blanc immaculé. Quoique son corps fût celui d'une femme bien faite, ô combien, son visage avait conservé un je ne sais quoi d'enfantin, d'obtus qui lui conservait un petit air de Lolita. Cela m'agaçait et m'excitait à la fois.

Un type que je connaissais s'est approché de moi. Son nom aujourd'hui a sombré dans l'oubli. On a dû parler de choses et d'autres puis il m'a demandé des nouvelles de Calypso. Je lui ai dit que je ne la voyais plus. Il a secoué la tête puis son regard s'est porté sur Ariane qui venait de sortir de l'eau. Il m'a demandé le nom de cette naïade. J'ai

répété qu'elle s'appelait Ariane et que je l'avais connue à Queenstown. J'ai ajouté qu'elle y était conseillère municipale fraîchement élue. L'homme dont même le visage s'est estompé dans mon souvenir, a souri et m'a félicité pour cette « jolie prise. » Puis il s'est levé et est parti. Un vague malaise m'a alors saisi. J'avais l'impression de trahir Calypso même si nous n'étions plus ensemble, mais c'est la référence au mot « prise » qui ne me disait rien qui vaille.

Nous sommes allés directement chez moi. C'est en gravissant les marches que je l'ai croisée : Calypso habitait non loin. En réalité, Calypso s'appelait Miranda comme dans Shakespeare. Il a fallu qu'elle passe à ce moment, elle qui d'habitude ne rentrait jamais chez elle avant la fin de la journée ! Elle n'a rien dit en me voyant avec Ariane. Mais dans le tremblement de ses lèvres, j'ai bien senti que Miranda accusait le coup ; retenait ses larmes. Sans doute demeurerait-elle encore amoureuse de moi. Je n'y pouvais rien. Je ne savais pas alors qu'elle était enceinte. Elle non plus sans doute. Notre histoire était bel et bien finie. Dans le fond, Ariane tombait à pic. Je m'en servais comme de ciseaux pour couper le fil.

Dans la chambre, j'ai déshabillé la belle enfant comme on « dépapillotte » un bonbon. Son corps se révéla à nouveau dans son hiératique beauté. Des seins en forme de poires, un ventre doux, plat et délicieusement ambré, et un cul joliment rebondi : un cul de reine. Nous avons fait l'amour le reste de l'après-midi. La chaleur humide entraît par la fenêtre ouverte avec les klaxons des voitures, le gaz des tuyaux d'échappement et le cri des enfants.

Elle se donna avec application et méthode. Son corps était comme ces terres paresseuses qu'il faut sans cesse labourer avant qu'elles ne daignent offrir leurs maigres fruits. En elle, j'ai senti la résistance passive, immémoriale d'une lignée de paysannes aux hanches larges dont elle était issue. Silencieuses, dures à la tâche, ployant sous les enfants et la main calleuse de l'homme, elles se pâmaient seulement devant Celui qui agonisait sur la croix. Alors j'ai remarqué un petit éclair argenté autour de son cou : il était là qui me narguait, le petit crucifix ! C'est le seul bijou qu'elle avait conservé. Un cadeau de sa grand-mère, évidemment. Par jeu, j'ai voulu le lui retirer mais elle a pro-

testé. Une idée folle m'était alors venue : l'enrouler autour de ma verge en érection pour briser le charme et la forcer à m'adorer ! Volonté de puissance, quand tu nous tiens !

Je n'ai pas donné suite à cette fantaisie sacrilège et, j'en conviens, un tantinet machiste. Avec le recul, je me prends à rêver à ce qui aurait pu arriver si je l'avais fait. Elle m'aurait giflé sans doute. Nous nous serions battu. Je l'aurais soumise à nouveau à mon désir. Mon sort en aurait-il « vraiment » été changé ? Rien n'est moins sûr. Je reste un contemplatif et un indécrottable velléitaire. Je ne crois pas à la force brute. Je suis un faible.

Après nos ébats, Ariane me prépara un plat de son pays sans se départir de cette moue enfantine qui la caractérisait. Nous avons échangé peu de mots. J'ai appris tout de même qu'elle était vaguement la maîtresse d'un type plus âgé. J'ai subodoré qu'il était son mentor et qu'il était marié. Sa candidature politique correspondait parfaitement à la nouvelle donne multiculturelle de l'heure : jolie jeune femme de la seconde génération d'immigrants, avec un bac en sciences sociales. Qui dit mieux ! Je la congratulai pour son exploit. Elle rougit, ne sachant si c'était du lard ou du cochon, puis bâilla.

Le sexe l'avait épuisée. Et moi aussi. Elle me demanda si elle pouvait rester dormir. J'acceptai bien entendu. Elle appela sa copine Sarah qui l'hébergeait et l'avertit de son changement de plan. J'entendis des gloussements à l'autre bout du fil. Un homme s'empara du combiné et l'avisa tout de go qu'il viendrait nous chercher le lendemain matin pour nous emmener chez le professeur Bandini au lac Écho. Le visage d'Ariane s'illumina. Je ne pouvais lui refuser cette proposition de Gaspard.